
L'HOMME
APRÈS
MARCEAU
MILLER
APRÈS LE SUCCÈS MONDIAL DU
ROMAN DE MARCEAU MILLER,
DÉJÀ TRADUIT DANS 15 PAYS
Éditions
de La Martinière

L'Homme après Marceau Miller



Du Même Auteur

Le Roman de Marceau Miller,
Éditions de La Martinière, 2025
Points, 2026

Marceau Miller

L'Homme après Marceau Miller

Éditions de La Martinière

La citation en exergue est tirée de l'ouvrage suivant :
Romain Gary, *Éducation européenne*
© Éditions Gallimard

Retrouver Marceau Miller sur www.marceaumiller.com
@marceaumiller.auteur

979-10-401-2632-4
© 2026, Éditions de La Martinière
Une marque de la société EDLM

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La liberté est fille des forêts. C'est là qu'elle est née, c'est là qu'elle revient se cacher, quand ça va mal.

Romain Gary

Première partie

LES MOTS SOUS L'ÉCORCE

1

Été 2002

Au cœur des Alpes, entre le Léman et Chamonix, le ciel s'était refermé comme une mâchoire. Raphaël le vit venir trop tard. Parti depuis l'aube, remontant les gorges de la Dranse d'Abondance vers ses sources, il suivait un pèlerinage qu'il s'imposait chaque année, depuis qu'il était adolescent et que le diagnostic des médecins était tombé.

La météo avait soudainement basculé. Plus un souffle. Plus un chant d'oiseau. Pas même le froissement d'une feuille. Les épicéas dressaient leurs flèches noires dans un air devenu électrique. Le silence s'était tendu comme une peau avant la déchirure. Les montagnards du coin ont un nom pour ça : « les vents du Léman », un coup de tabac qui dévale des crêtes. Des orages qui se forment en quelques minutes entre les parois de la Dent d'Oche et de la pointe d'Ireuse, et qui prennent tout le monde de court, même les plus expérimentés. À cela s'ajoutait que, malgré

ses vingt-trois ans, Raphaël ne pouvait pas compter sur la fiabilité de son cœur autant que la majorité des gens de son âge.

Bien qu'épuisé, il estima qu'en forçant l'allure il pourrait atteindre son refuge avant que les éléments ne se déchaînent totalement au-dessus de sa tête. Tout ce qui le protégeait autour, la forêt, la montagne, pouvait se transformer en danger sous l'effet de la colère du ciel. Il hâta le pas dans le chemin escarpé, veiné de racines prises dans un enchevêtrement de roches et de terre. Il marqua moins de pauses que son souffle l'exigeait. Il sentait bien dans sa poitrine que l'arythmie de son cœur avait déjà dépassé les seuils d'alerte et de mise en garde des médecins. L'effort, oui, mais attention au remède qui peut devenir un poison. Des picotements dans les membres, un hâle de chaleur autour du crâne, lui imposèrent finalement de s'arrêter. Au zénith, le ciel dessinait l'enfer. Trop avancé pour faire demi-tour, trop loin encore du refuge qu'il visait, Raphaël sortit sa carte IGN, chercha un repère, mais les premières gouttes de pluie tombaient déjà, mouchetant le papier, glaçant sa peau. Le vent soulevait ses cheveux. Il se souvint alors d'un abri naturel, plus proche que le refuge, une fissure dans la montagne que nulle carte n'indiquait, dissimulée derrière un chaos de rochers et un rideau de jeunes sapins. Un de ces lieux secrets que seuls les animaux et les hommes blessés ont percés, dont les braconniers d'autrefois et les âmes en peine d'aujourd'hui se servent pour disparaître. La grotte de la Tassonière.

Il scruta les alentours pour s'orienter. C'est à ce moment qu'il repéra une tache rouge sur le flanc du Roc d'Enfer : un alpiniste, cueilli par l'urgence, lui aussi pris dans le piège météorologique. Raphaël sortit sa paire de jumelles, ajusta la vision et suivit l'homme qui se déplaçait vers une arête. Un frisson lui parcourut l'échine : aucun cordage, aucune attache, le grimpeur évoluait en *free solo*. Une folie. L'homme, qui avait certainement un cœur capable de tout se permettre, mesurait-il sa chance ? Au même instant, il le vit disparaître. Il n'avait pas dévissé. Il avait délibérément sauté, au-dessus d'un surplomb boisé.

C'est là que les décisions mues par l'instinct vous sauvent, ou vous tuent. Les directions qui menaient à la grotte et à l'alpiniste divergeaient. Raphaël se trouvait probablement à équidistance des deux ; mais comment laisser cet homme, peut-être en grande détresse, à son sort ? Raphaël regrettait d'avoir vu la tache rouge. Il porterait toute sa vie le poids de sa lâcheté s'il ne venait pas au secours de l'homme. Raphaël s'engagea finalement vers le Roc d'Enfer, refoulant son appréhension et ses conseils de prudence, se demandant si cette tentative de sauvetage n'était pas encore un défi lancé à son handicap – loin d'être le seul.

Raphaël marchait depuis quelques minutes, au prix d'un douloureux effort, quand le ciel rompit. Un craquement fendit l'air ; le tonnerre était si proche qu'il sembla exploser dans sa poitrine, comme un glas qui sonnait pour lui. Un éclat de lumière fauve griffa l'horizon, illuminant un court

instant toute la montagne. Raphaël fut pris de frissons, des points lumineux dansaient devant ses yeux. Un déluge vertical s'abattait désormais sur lui, traversant les vêtements, giflant le paysage. En un instant, les sentiers se muèrent en torrents. L'eau dévalait en nappes brunes, arrachant l'humus, charriant branches et pierres. Les racines des arbres luisaient comme des serpents noirs. Le sol se dérobait sous les pieds, transformé en piège de glaise. Raphaël chancela, crut réussir à se maintenir puis s'effondra.

Le visage à demi immergé dans une flaque de boue, le corps coincé entre une branche et un rocher, Raphaël ne sentait plus le froid. Au contraire, une étrange douceur l'enveloppa alors que ses forces l'abandonnaient et qu'il perdait conscience, sans plus opposer de résistance.

* * *

Raphaël perçut de la chaleur, puis le crépitement des flammes. Il ouvrit les yeux. Le feu était maigre mais vivant, vivant comme lui, finalement. Une poignée de brindilles, quelques braises arrachées à l'humidité, juste assez pour repousser le froid et tenir la nuit à distance. La pluie tombait toujours, régulière, l'orage continuait de tourner autour de la montagne, comme un fauve qui n'a pas fini sa ronde. Raphaël reprenait conscience de son corps et de ce qui l'entourait par flashs. Un élancement à l'épaule. Les membres tétanisés. De la boue durcie sur ses manches. Et cette évidence : il n'était pas arrivé là par lui-même. On l'y avait traîné. Sur la gauche, une veste rouge séchait,

accrochée à une aspérité du mur. Ils étaient dans la grotte de la Tassonière.

Raphaël remua légèrement, frottant le sol de terre et de pierres. Un homme se matérialisa dans l'instant devant lui, sensiblement du même âge. Il lui tendit une gourde. Il n'avait pas prononcé un mot. Raphaël but, d'abord prudemment, puis avec l'urgence d'un corps qui revient de loin.

– Ça va mieux ?

Raphaël se redressa péniblement, hocha la tête.

– C'était toi sur la falaise ?

Un éclair illumina l'entrée de la grotte.

– On n'a pas choisi notre jour, on dirait.

– Je t'ai vu sauter, dit Raphaël.

L'homme remua les braises avec un bâton. Une flamme se dégagea, révélant fugitivement son visage, creusé par l'effort.

– Avec ce qui nous tombait dessus, il ne restait pas beaucoup d'options.

Il marqua une pause.

– J'ai vu des arbres. C'était ça ou rien.

Raphaël le vit alors poser la gourde au sol, retrousser sa manche. Une coupure nette barrait son avant-bras. L'homme la rinça avec un peu d'eau, sans un mot, puis pressa le tissu contre sa peau avant de se rapprocher du feu. La chaleur fit son œuvre. Il ne sembla pas s'en plaindre. Le sang séchait. Raphaël essaya de mieux discerner les traits et l'expression de l'homme à la lumière instable du feu. Il dit encore :

– Sans corde et sans mousqueton, le *free solo*, un jour ça finit mal.

L'homme le fixa.

– Et toi… le plan « crever emporté par un torrent de boue », c'était quoi ?

– Une mécanique interne qui déconne.

Raphaël tapota sa poitrine.

– Tous les deux, on n'aurait jamais dû partir seuls.

– Eh bien, tu vois, nos chemins se sont rejoints.

La pluie redoubla un instant, frappant l'entrée de la grotte comme pour s'y inviter. Raphaël ne quittait pas des yeux le grimpeur. Quelque chose le troublait. Puis il percuta. Ce regard, cette lueur de défiance que rien ne semblait pouvoir éteindre, ce sourire qui n'en était pas un…

– Pourquoi ?… À quel moment un écrivain qui vient de cartonner avec son premier roman va risquer sa peau sur une falaise ? Tu es Marceau Miller, n'est-ce pas ?

L'homme tisonna de nouveau le feu.

– Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

– Je suis libraire, à Thonon. J'ai vendu des dizaines et des dizaines de tes livres, avec ta photo sur la bande.

Marceau cala son dos contre la paroi de la grotte. La roche froide semblait lui convenir.

– Alors… c'est ce que je dois être. Marceau Miller…

Il avait lâché cela avec un ton las qui surprit Raphaël. Et mettait fin à cette partie de la discussion.

– Si tu n'avais pas été là, j'y serais resté.

– Tu aurais fait la même chose à ma place.

– J'ai essayé, sourit Raphaël. Mais je te suis redevable maintenant.

Un nouvel éclair éclata, qui fit vibrer la grotte. Les arbres, dehors, se tordaient sous les rafales, silhouettes grises et noires prises dans les lumières hallucinées du ciel. Marceau regarda l'entrée, l'obscurité qui s'y engouffrait.

– On est condamnés à passer la nuit ici.

Le feu éclairait leurs visages par à-coups. Les ombres pâles de leurs silhouettes se projetaient sur la paroi. L'odeur du bois brûlé se mêlait à celle de la terre humide. Raphaël sortit de son sac un quignon de pain, deux pommes, un morceau de fromage. Il posa le tout sur une pierre plate entre eux.

– Festin de rescapés.

– J'ai connu pire.

Ils mangèrent lentement, profitant de chaque bouchée. Le feu baissait. Raphaël ajouta une branche dans les flammes, puis rompit le silence :

– Ton livre. Il y a ce passage que j'ai relu plusieurs fois.

Marceau leva les yeux.

– Celui où ton personnage s'arrête.

– Il ne s'arrête pas.

– Si. Il n'avance plus. Il regarde. Et il se met en danger sans l'avouer.

Le feu claqua.

– Tu vois ça où ?

– Entre les phrases.

Marceau semblait curieux.

– Personne ne m'a parlé de ça.

– Personne ne t'a vu aujourd'hui là-haut non plus.

Le silence entre eux se fit épais.

– Et quel rapport crois-tu que ça a ? reprit Marceau.

– Je crois… que tu fais avec la montagne ce que ton personnage fait dans le livre. Tu t'exposes au danger, tu flirtes avec la mort.

Marceau croqua dans sa pomme et dit finalement, sans cesser de fixer les braises :

– Comment as-tu pu voir ça ?

Raphaël prit le temps de répondre :

– Je ne lis pas comme tout le monde. C'est plus compliqué pour moi. Les mots résistent. Alors je lis les silences. Les endroits où ça lâche.

Marceau hocha lentement la tête.

– Et aujourd'hui, ça a lâché ?

Raphaël le regardait droit dans les yeux.

– Là, tu as hésité.

Marceau jeta son trognon de pomme aux ténèbres comme à un chien affamé.

– Même quand on sauve une vie… ça ne répare pas celles qu'on a sacrifiées, poursuivit Marceau.

Le feu crépita. Une braise s'éteignit en sifflant. Raphaël sentit un frisson lui parcourir l'échine.

– Si tu étais mort sur ce pic rocheux… je ne serais plus là.

– Peut-être. Tu crois que tu as une dette envers moi ?

Raphaël acquiesça. Marceau attrapa son sac. En sortit un carnet noir, usé, gonflé de feuilles humides. Il le posa à côté de lui, pour le sécher. Raphaël demanda :

– Le nouveau roman ?

– Pas encore, on verra. Si l'encre ne s'est pas dissoute avec la pluie.

– Tu réécriras.

Marceau éluda. Il semblait concentré sur autre chose.

– À propos de cette dette…

– Oui ?

– Il est possible que j'aie besoin de toi, un jour. Si on se revoit.

Raphaël acquiesça en silence. La grotte semblait se refermer sur eux.

– Depuis des années, poursuivit Marceau comme pour lui-même, aucun des chemins que j'emprunte ne se fait sans que la mort rôde.

– Tu m'as sauvé aujourd'hui. Les choses peuvent changer…

– Dors plutôt, dit Marceau, en jetant le dernier bout de bois au feu.

Raphaël se couvrit comme il put avec ses affaires les plus sèches, et ferma les yeux. Il n'était pas sûr de comprendre à quoi il s'était vraiment engagé. Le grondement lointain de l'orage se mêlait aux battements de son cœur enfin calmé. Dans le ventre froid de la montagne, quelque chose continuait pourtant de veiller.

2

Début des années 1990

Raphaël n'a jamais eu le luxe des mots faciles. Ils lui échappaient comme des alevins entre les doigts, se moquaient de lui dans les livres d'école, fourchaient sous sa langue quand il tentait de lire à voix haute. Les lettres dansaient sur les pages, se mélangeaient, se retournaient, formaient des labyrinthes où sa pensée s'égarait. Tous exigeaient de lui ce qui le mettait en défaut. Alors, il était l'idiot de la classe, le raté de la famille, et, comme tout le monde le disait, il y avait peut-être du vrai : « Raphaël Aster, tu es nul. »

Sans refuge, ni à l'école – où des groupes d'élèves s'écartaient sur son chemin –, ni même à la maison, Raphaël n'éprouvait rien d'autre que le rejet et l'abandon. Chez lui, tout était commandé par la voix forte d'un père autoritaire et de coups censés corriger un mal incurable. Tout cela ruinait le peu d'estime résiduel de Raphaël. Sa mère, dépassée par les violences paternelles, avait abandonné la

lutte, résignée, souvent assommée par des médicaments, préférant ne plus voir. Le monde ne voulait pas de Raphaël. Surtout pour son entrée au collège, avec deux ans de retard, dans un mélange de honte, de culpabilité, d'humiliation.

À treize ans, Raphaël avait repéré dans sa classe un garçon discret, presque transparent, auprès duquel il s'asseyait parfois. Pas un ami pour autant. Pas même quelqu'un qu'on aurait remarqué. Juste un élève sans histoires, suffisamment insignifiant pour qu'on ne cherche jamais à en savoir plus. Raphaël lui souriait. L'autre hochait la tête. Cela suffisait. De temps en temps, Raphaël disait à ses parents qu'il allait travailler chez lui, ou dormir là-bas. Personne ne vérifiait. À la maison, il comptait peu. Pour son père, moins on le voyait, mieux on se portait. Pour sa mère, il était sans doute plus en sécurité ailleurs. Alors on le laissait partir.

Au prétexte de rejoindre son « ami », Raphaël commença à passer autant d'après-midi qu'il le pouvait et parfois des nuits entières dans sa cabane, nichée à deux mètres au-dessus du sol entre un chêne et un érable, construite de ses mains, dans la forêt proche, à Thonon. La cabane était devenue un refuge avant même qu'il n'en prenne conscience. Ici, il pouvait rester pendant des heures, s'inventer une autre vie, apprendre à disparaître. Il savait quand rentrer. Il savait surtout quand ne pas rentrer.

Cette cabane, ce n'était pas grand-chose, des planches taillées dans des troncs abattus, de la corde, un toit de branches tressées, tout juste de quoi protéger. Une construction sommaire à la faveur de deux arbres se disputant un espace proche pour atteindre la lumière. C'était

son royaume, loin des regards inquisiteurs, des remarques blessantes, et de la violence.

Un endroit où il apprenait, autrement. Les phrases et les mots en vrac importent peu pour comprendre la vie végétale, ou pour être compris d'un renard. Ici rien ni personne ne juge. Même quand elle se montre hostile, la nature offre et prend, sans punir, sans détour, elle est juste avec ce qu'elle promet et ce qu'elle exige. Un endroit d'évidence où l'instinct règne, sans besoin de traduction, au-delà des sens les plus primitifs, avec son langage.

Cette forêt de plus de cent hectares, il la connaissait comme les lignes de ses mains. Mieux, même, car les lignes de ses mains ne lui disaient rien, alors que chaque arbre, chaque souche, chaque méandre de la Dranse lui racontait une histoire qu'il comprenait sans mots. Raphaël avait sillonné les chemins et souvent coupé à travers bois pour rejoindre les rives de la Dranse où il avait appris à pêcher. La transparence de cette rivière alpine laissait voir les truites aux flancs tachetés ondulant à peine dans le courant près du fond. La Dranse, peu profonde, mais dangereuse près des rapides écumeux entre les rochers, avait contribué à développer son agilité. Ses eaux aux multiples sources étaient assez froides toute l'année pour saisir le corps et rappeler à quiconque qu'elles descendaient tout droit des glaciers. À cinq degrés à mi-saison et une douzaine tout au plus l'été, le moindre faux pas imposait l'humilité et l'adoption des gestes mesurés, après plusieurs bains imprévus.

À force de côtoyer son nouveau foyer, Raphaël avait conscience d'entretenir sa différence, de mériter le rejet, de s'enfoncer dans l'indifférence. Il craignait cet écart, sans savoir être autrement. Sa peur, c'était de ne plus aimer le monde, de prendre le risque de chercher à se couper de tout, de ne jamais trouver sa place.

Quand il n'était pas dans son refuge à retendre une corde, à remplacer une planche fendue par l'humidité, il filait à vélo le long de la Dranse entre Thonon et Évian, les jambes brûlantes, la tête basse, jusqu'à ce que la route cesse d'exister, pour finir à pied, griffé par les branches accrochant ses vêtements. Il s'en fichait. Il avançait quand même, glissait parfois sur la terre meuble, se rattrapait aux racines, jusqu'à sentir l'air changer. Plus humide. Plus minéral et marécageux à la fois. Alors il savait qu'il y était presque, au delta qui se jette dans le Léman. Un milieu sauvage, une réserve naturelle, sous bonne garde. Ce sanctuaire interdit isole le moindre intrus. Un Graal quand Raphaël avait soif de repli sur soi. Un écosystème alluvial unique sur le Léman, où cohabitent plaines inondables, grèves de galets, roseraies et zones humides. Ce havre de paix est une halte majeure pour les oiseaux migrateurs. Un peu comme lui. Il s'y postait et observait. Les volatiles arrivaient par vagues. Il en connaissait certains et leurs habitudes. Celui qui se posait toujours au même endroit. Celui qui criait avant de repartir. Celui qui restait longtemps, puis disparaissait sans laisser de trace. Raphaël les regardait faire, patient, jusqu'à oublier l'heure, le froid, la faim. Dans ce delta, il apprenait à vivre, à effacer ses pas,

à être invisible. Il pensait à tout, sauf à ce qui l'attendait ailleurs. Ici, le temps n'avait pas de prise. Et, tant qu'il restait invisible, il était en sécurité.

Jusqu'à ce matin, tandis que les dernières brumes s'accrochaient encore aux branches basses, que l'air sentait la mousse humide et la résine de pin, et qu'une présence rôdait à proximité.

Raphaël s'en rendit compte quand les oiseaux les plus proches se turent. Eux aussi écoutaient. Pas un bruit précis. Pas un mouvement identifiable. Juste cette certitude soudaine : il n'était plus seul.

Il s'arrêta net. La forêt, une seconde plus tôt familière, se referma sur lui. Les arbres semblaient craindre, comme lui, se blottir les uns contre les autres. Le sentier parut plus étroit, lui aussi. Il eut l'impression absurde d'avoir fait trop de bruit, d'avoir respiré trop fort. Il tendit l'oreille. Rien. Puis un craquement. Un pas, trop net pour être celui d'un mouvement animal. Quelqu'un se trouvait là.

Attendre serait la pire des options, se cacher ne semblait pas être suffisant. Alors, courir, fuir, prendre de la distance, il ne restait que cela. Il tira sur ses manches pour couvrir ses bras et se protéger des griffures de la flore sauvage.

Raphaël bondit et s'élança à corps perdu à travers les interstices que la végétation lui laissait entrevoir. Ses pas écrasaient les feuilles et les branches mortes avec un bruit sec qui lui parut démesuré. Les oiseaux dérangés s'envolèrent au-dessus de sa tête. Son corps peinait à suivre le rythme effréné qu'il s'était imposé. Son cœur cognait fort, comme s'il avait compris avant lui. Il accéléra encore.

Derrière lui, quelque chose se déplaça, à une vitesse vertigineuse, avec beaucoup de force. Pas une fuite. Une poursuite.

Raphaël sentit la panique le saisir à la gorge. Il quitta le sentier sans réfléchir, s'enfonça entre les troncs, griffé par les ronces, aveuglé par la brume qui s'épaississait du marais naissant. Il glissa, se rattrapa à une branche, repartit. L'air lui brûlait les poumons. Chaque inspiration était une déchirure.

Un bruit plus proche. Beaucoup trop proche. Il trébucha.

Son genou heurta une racine et il s'étala de tout son long dans l'humus détrempé. Il tenta de se relever aussitôt, mais une main surgie de nulle part se referma sur sa cheville. Une main d'adulte. Raphaël hurla.

La main ne frappait pas. Elle tenait. Ferme. Implacable. Raphaël ferma les yeux. Alors l'idée s'imposa, brutale, irrationnelle, évidente : c'était lui.

Son père.

Il n'avait pourtant aucune raison d'être là. Aucune. Mais la peur ne s'embarrasse pas de raisons. Elle fait surgir les silhouettes qu'elle connaît déjà. Dans cette forêt, loin de tout, il l'avait retrouvé. Il l'avait suivi. Et ici, personne n'entendrait.

Ici, il pourrait le tuer, pour de bon.

Le sol était froid contre sa joue. Il sentit l'odeur de la terre, du pourri, de l'humide. Mais aussi l'odeur de la sueur sur sa peau, avant la douleur. La même odeur de peur qu'il ressentait enfant lorsqu'il restait trop longtemps recroquevillé, à attendre que ça passe. Il serra les dents,

se protégea le visage, rentra la tête entre les épaules. S'il levait les yeux, il verrait à coup sûr son visage penché au-dessus de lui.

La bouche serrée. Le regard dur, annonciateur de la violence à venir. La décision déjà prise.

Il n'osa pas regarder.

La poigne se resserra autour de sa cheville, tira légèrement. Pas assez pour le traîner. Juste assez pour lui rappeler qu'il ne partirait pas.

Alors, une autre pensée surgit. Et si ce n'était pas lui ? Et si c'était un autre homme ? Un homme qui voyait un garçon seul, différent, fragile. Un homme qui avait reconnu la peur. Un homme qui savait quoi en faire.

Raphaël suffoquait. Il voulut crier, mais aucun son ne sortit cette fois. Sa gorge était verrouillée. Son corps tout entier n'était plus qu'un réflexe ancien, répété, inscrit dans les muscles : tenir, encaisser, attendre que ça finisse.

– Pitié… murmura-t-il.

La forêt restait muette, étouffant sa détresse. Il sentit alors quelque chose d'autre. Pas un coup. Pas une violence. Une hésitation.

La main ne bougeait plus. Raphaël resta immobile lui aussi, terrorisé à l'idée que le moindre mouvement déclenche ce qu'il redoutait depuis le début. Il gardait le visage protégé, les yeux fermés, convaincu que, s'il les ouvrait, tout deviendrait irréversible.

Il attendit.

– Hé, tu m'entends ? Je vais te lâcher, si tu me réponds.

Raphaël mit du temps à sortir de sa torpeur, à lever la tête, à dévoiler son visage, et à découvrir celui de l'homme qui le tenait. Un garde de l'ONF, jumelles en bandoulière.

– Je ne vais pas te faire de mal, c'est toi qui prends des risques ici. C'est un lieu protégé. Tu m'entends ?

Raphaël leva la garde, plus franchement, parvint à relâcher ses muscles crispés.

– Comment tu t'appelles ? poursuivit le garde forestier.

– Raphaël.

– Jeune homme, c'est interdit d'être ici ! C'est écrit partout, tu ne sais pas lire ?

Raphaël n'allait pas lui répondre que, justement, c'était en partie le fond du problème. Il était comme ces oiseaux qu'on surprend, quelque part entre la crainte et l'envie de se défendre.

– Tu devrais être à l'école à l'heure qu'il est. Je vais devoir signaler que je t'ai vu ici. Tes parents peuvent même recevoir une amende, majorée, parce que ce n'est pas la première fois visiblement.

L'amende, il ne manquait plus que ça. Il réalisa soudain ce qu'il encourrait auprès de son père. Cette fois, il risquait davantage que les coups, son oxygène, son évasion, la forêt, la cabane, la Dranse, le delta, le lac, ça, il ne pouvait pas le perdre. Des larmes lui montèrent aux yeux.

– Tu es dans quelle école ?

– Collège Champagne à Thonon.

– Je connais bien, ma femme, c'est la libraire qui fournit ton collège. Je te ramène en classe et il n'y aura pas d'amende, pour cette fois.

– Je vais y aller tout seul.

– T'es peut-être débrouillard, mais je ne peux pas te laisser seul sans m'assurer que tout va bien. Je me le reprocherais et on me le reprocherait. Je te ramène chez toi, sinon.

– Non, surtout pas.

– Elle vient de là, cette peur ? … Alors voilà ce qu'on va faire. Je te dépose à la librairie, c'est pas loin du collège, et tu feras la connaissance de Marleen. Et, à l'heure où la cloche sonne, tu rentres chez toi.

Raphaël hocha la tête. Cet arrangement était le moins mauvais.

Le soleil montait lentement au-dessus de la canopée, transformant les dernières gouttes de rosée en prismes miniatures. Raphaël se leva, épousseta ses genoux humides et suivit le garde. Un martin-pêcheur fila au ras de l'eau, éclat turquoise dans un reflet en pleine lumière, comme l'annonce de jours meilleurs. Il ne savait pas que, dans quelques heures, une rencontre avec une libraire changerait le cours de sa vie. Il ne savait pas que les mots qu'il fuyait deviendraient un jour ses alliés.

Pour l'instant, il était juste un garçon de treize ans, aux chaussures souillées et trempées, portant dans son cœur tous les silences de la forêt.

3

Trente ans plus tard, vendredi 13 mai 2022, La Forclaz

Depuis son refuge de berger isolé, retapé, Raphaël était perché à mi-pente entre la vallée et les cimes, embrassant des yeux le cirque montagneux. Au loin, les crêtes des Dents du Midi, la chaîne alpine de sommets suisses dépassant les trois mille mètres. Autour, des épicéas centenaires au parfum de résine. Entre leurs troncs argentés, les sentes tracées par les chevreuils, marquées de leurs sabots fendus dans la terre meuble de la saison fertile.

C'était cet endroit presque reclus qu'avait choisi Raphaël quatre ans plus tôt, après le drame survenu en 2018, pour refaire surface.

Ce matin de printemps, Raphaël s'affairait à réparer le chambranle de la porte d'entrée. Les alternances de gel et de dégel avaient fait jouer le bois, créant un jour par où s'engouffrait le vent nocturne. Agenouillé devant son établi

de fortune, deux tréteaux récupérés et une planche épaisse qui avait connu d'autres vies, il façonnait une pièce de sapin rouge au ciseau à bois. Les copeaux s'enroulaient sous la lame comme des boucles blondes, dégageant une odeur de résine. À ses pieds, un fragment plus massif s'était détaché du morceau fraîchement raboté. Raphaël le ramassa machinalement. Il sortit son couteau, entama le bois sans réfléchir. La lame fila, enleva des éclats. Il tailla une forme grossière, perça deux petits trous, y logea des épines de pin pour figurer les pattes. Il arrondit les bords, affina la queue d'un geste rapide. Quand il s'arrêta, ça ressemblait vaguement à un écureuil. Il essuya la lame contre son pantalon, rangea le couteau, puis glissa la figurine dans la poche de sa veste.

Raphaël travaillait avec cette économie de gestes qu'ont ceux qui ont appris seuls, en observant, en se trompant, en recommençant. Pas de mouvements inutiles, pas de force excessive. Le bois lui parlait sous les doigts, là une veine plus dure, ici un nœud à contourner. Il ajustait son angle, modifiait sa pression, dialoguait avec la matière comme il l'avait toujours fait avec la forêt.

Sa réparation prenait forme lentement. Un simple rectangle, mais taillé au millimètre près pour s'emboîter parfaitement dans l'espace laissé par l'ancien montant. Il se redressa, posa une main sur son torse, à bout de souffle, et contempla son travail. Le soleil avait franchi la barrière des sapins et inondait maintenant la clairière d'une lumière dorée. Les premières abeilles sauvages bourdonnaient déjà autour du sureau en fleur. L'air se réchauffait, promesse

d'une de ces journées de mai où la montagne semble vouloir rattraper d'un coup tout le retard du printemps.

C'est alors qu'il perçut le bruit lointain des freins du car scolaire descendant vers la vallée, porté par l'écho. Ce car que prenait Nolan, plus loin, à une autre époque. Il passait ici à 8 h en contrebas pour ramasser les enfants des hameaux. Raphaël se figea. 8 h 15 à sa montre. Il aurait dû être parti depuis une demi-heure pour ne pas être en retard à la librairie.

Il rangea précipitamment ses outils dans l'appentis, enfila une veste, concession minimale à sa vie professionnelle, et se dirigea vers son vieux break à la garde haute, garé sous les sapins. Le moteur toussa avant de consentir à démarrer.

Mais, au moment de passer la première, un vertige le frappa, brutal et sans appel. Son champ de vision se rétrécit un instant, comme si le monde se refermait autour de lui. Son cœur avait raté une pulsation, ou peut-être en avait-il inventé une de trop. Il porta une main à sa poitrine, instinctivement. Une gêne diffuse, comme une vague qui montait peu à peu sous le sternum, sans douleur claire, mais assez pour le clouer là, mains crispées sur le volant. Il se força à inspirer, lentement, profondément, comme lui avait indiqué le médecin. Il attendit. Une minute peut-être. Puis la vague s'éloigna.

Le break s'engagea sur le chemin de terre, cahotant dans les ornières creusées par les pluies de printemps. À travers le pare-brise poussiéreux, Raphaël voyait le lac scintiller entre les arbres, paisible et trompeur. Cette journée qui

commençait dans la lumière ambrée de mai portait en elle quelque chose de différent. Il le sentait dans sa chair, dans cette partie primitive de lui-même qui avait appris à lire les signes invisibles.

À la librairie, Marleen patienterait. Marleen qui savait toujours quand quelque chose n'allait pas. Il accéléra dans la descente, les pneus crissant sur les gravillons, poursuivi par cette intuition animale que ce vendredi ne serait pas ordinaire.

Quand la route de Raphaël coupa la Dranse pour rejoindre Thonon, il ralentit imperceptiblement. Le pont enjambait la rivière alpine qui grondait. L'eau filait sous lui, inexorablement aspirée par le delta et l'appel du lac, qu'elle rejoindrait dans une poignée de minutes. Il baissa sa vitre, habitude ancrée depuis l'enfance, pour respirer l'air chargé d'embruns glacés et de mousse humide. Cette odeur de torrent et de galets roulés lui rappelait ses heures de pêche, d'exploration, ses premiers secrets. La Dranse savait garder les siens.

Le port de Thonon-les-Bains s'étirait devant lui dans la lumière rasante. Les mâts des voiliers traçaient une forêt d'aluminium contre le ciel pâle, leurs drisses tintant doucement dans la brise matinale où les mouettes dansaient dans un ballet. Raphaël se gara à sa place habituelle, celle qu'aucun panneau ne signalait, mais que personne d'autre n'occupait jamais. Un arrangement tacite avec la capitainerie, gagné au fil des années passées à rendre service ici et là, sur le port, à ses heures perdues. Raphaël avait ses